

Séance du 25 mai 2011

Un tournant spatial en socio-histoire de la littérature et des arts ?

Blaise Wilfert

L'on commencera par quelques éléments de l'histoire de la culture et des productions culturelles, sujet central depuis 3 décennies environ. L'intégration du lieu et du local comme problématique importante permet de dessiner un espace central dans les sciences sociales. C'est un horizon radicalement a-disciplinaire.

On assiste à un accroissement considérable des communautés savantes, à une implication de leurs porte-parole dans la mondialisation, malheureusement dans une perspective de relativement court terme. C'est un élément de mise en cause des catégories de totalité qu'utilisaient les sciences sociales (nation, ethnie, société, monde...). Les limites territoriales qui bornaient usuellement les objets des sciences sociales ont été mises en question (anthropologie multisites, transnational...). Des objets qu'on considérait comme séparés peuvent être examinés en relation avec d'autres objets : idée qu'il n'y a pas d'ethnie sans administration coloniale, pas de village sans chemin, de port sans autre port, de France sans Allemagne, de mégapole sans multinationale...). Cela ouvre de vastes domaines d'enquête : aborder les thèmes par contacts, transferts, malentendus, traductions... Le terrain de l'anthropologue n'a plus de limite locale. On s'aperçoit que les recherches ont trop porté sur les territoires nationaux.

L'histoire globale, la philosophie du cosmopolitisme, le droit international, le droit comparé, l'anthropologie culturelle... sont certains domaines de fort renouvellement des humanités. La transnationalité est vue comme forme euristique : circulations, limites franchies ou non, échelles de territorialisation qu'elles contribuent à produire. Il existe un phénomène spécifique sur les campus américains : le poids sociologique de la transformation des publics (asiatiques notamment...), qui rend difficile le maintien d'un cursus organisé autour d'une unité produite par la Guerre Froide (espace atlantique et Occident), met en question une histoire et des sciences sociales organisée autour d'une tradition moderne occidentale et invite à poser la question de la possibilité d'une histoire mondiale.

La situation des campus européens n'est pas du tout la même. Le paradigme national qui organise les sciences historiques est en crise depuis les 70's. Hawbsbaum : « les historiens sont au nationalisme ce que les cultivateurs de pavot sont aux héroïnomanes ». La structuration même du métier d'historien est très dépendante du paradigme national. On assiste à une mise en crise de ce paradigme depuis les 70-80's, qui a pris la forme d'un divorce entre deux modalités du récit historique :

- Le tournant critique (EHESS, Annales)

- Le retour de l'histoire politique : comprendre l'histoire politique nationale (PUF et ENHP).

C'est un partage, un divorce qui aboutit au tournant critique, mise en cause radicale des unités de description utilisées par les générations précédentes, qu'il s'agisse de la filière la plus traditionnelle de l'histoire (Sorbonne) ou des formes « révolutionnaires » promues par les Annales. Il existe un tournant : la micro-histoire, liée à des circulations entre communautés savantes et nouvelles générations d'anthropologues, qui introduit une distance critique par rapport à l'analyse macro-sociale : elle s'interroge d'abord sur de grands groupes sociaux ou de grandes institutions considérées comme préexistantes (un des chantiers les plus tardifs est la naissance de l'Etat moderne dans les années 1970 et 1980). Ce type d'enquête est mis en crise : il faut désormais restituer l'expérience des acteurs sociaux par rapport aux discours qui les présentent comme des éléments d'un jeu de structures ; plutôt que d'avoir des systèmes classificatoires préexistants, on préfère saisir des comportements particuliers à travers lesquels les grandes catégories complexes se constituent ou se déforment. On traite ces propriétés objectives comme des ressources. Il s'agit de mettre au centre de l'analyse les stratégies sociales des acteurs. Cette notion de stratégie implique de restituer l'espace des possibles à un moment donné. On peut aussi essayer de comprendre les échecs, de restituer l'intérêt des logiques d'acteurs. On peut intégrer cette interrogation à l'intérieur même du cadre de l'Etat moderne.

La micro-histoire redéfinit aussi la notion de contexte : souvent, la notion était utilisée par les historiens comme un préalable rhétorique qui produit des conditions générales sans chercher à articuler les différents niveaux de la présentation. Pour la micro-histoire, il n'y a pas de contexte préalable, il est construit par l'enquête. L'enjeu est celui des niveaux d'observation, des jeux d'échelles, puisque définir le contexte peut être complexe et aboutir à mettre en évidence des temporalités emboîtées, ce qui veut dire aussi qu'il n'y a pas de priorité donnée *a priori* à tel ou tel niveau d'analyse. L'analyse microscopique n'est pas forcément la meilleure échelle : c'est une intensification du regard qui va permettre de faire émerger les différents niveaux d'une réalité historique. Pour Carlo Levi, analyser un village piémontais au XVIIe siècle, c'est placer son cadre historique de manière très fine (archives, logiques foncières...), mais c'est aussi le resituer dans l'ensemble des relations qui relient ou pas ce village avec le pouvoir du roi de Piémont-Sardaigne, avec un système de villes du nord de l'Italie, avec des circulations culturelles liées à des pèlerinages ou aux pratiques magiques de sorcellerie.

Cette vision peut être comparée à l'*Alltagsgeschichte* en Allemagne. Elle interroge en profondeur les modes de narration des grandes narrations historiques. C'est dans ce contexte savant et institutionnel qu'on peut situer un tournant spatial. Il y a dans les travaux une insistance nouvelle sur la dimension spatiale des phénomènes sociaux notamment dans les sciences de la culture.

Sciences de la culture : elles se définissent en partant de l'objet concret sur lequel elles travaillent, les biens symboliques, c'est-à-dire des types de biens pouvant avoir une existence économique (vente, échanges...), mais qui sont aussi en permanence attachés à un autre

système d'évaluation, symbolique, et qui échappe à la seule définition commerciale. Cibler les biens symboliques, leur diffusion, leur réception... c'est s'assurer d'une base empirique stable.

On peut prendre 3 exemples issus de 3 domaines savants différents, décisifs ou importants pour cette histoire culturelle :

- Anthropologie : question porte surtout sur l'espace conçu comme territoire
- Histoire des sciences : notion de lieu
- Littérature comparée : notion d'espace et de son utilisation.

Un 4^e exemple : le travail de l'IHMC (Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine) sur les capitales culturelles, avec la comparaison de l'effet d'une capitale sur Paul Bourget et Gabriele d'Annunzio.

L'anthropologie cherche à se situer au-delà de la notion de culture. La notion d'espace était très peu posée alors que la discipline est fondée sur le travail de terrain, l'exploration du lointain et la juxtaposition de manières de vivre différentes. L'anthropologie s'est largement pratiquée dans des représentations de l'espace très liées à la disjonction entre sociétés, nation, culture, fondé sur une division de l'espace. La discontinuité est le fondement logique de la théorisation des différences entre les cultures, les sociétés... Les cartes légitiment ces divisions par l'idée de différences de sociétés ou de cultures. Par exemple, les cartes de type ethnique, où on présente sur une trame spatiale continue les différences culturelles comme des objets qu'on peut étaler sur des cartes. De ce point de vue, l'espace lui-même est une grille vide continue, objectivable, sur laquelle on plaque des données.

Cela pose problème quand on se pose la question des frontières. On ne peut tenir très longtemps la culture comme un objet différencié. Les habitants des régions frontalières sont-ils réellement différents ? On peut trouver des différences culturelles, locales, dans un espace plus vaste. Comment les représenter dans le cadre de la mondialisation, de l'hybridation culturelle... C'est le problème de la post-colonialité : qu'est-ce que la culture indienne, la culture britannique ? Sont-ce des ensembles fortement différenciés ? Problème de l'isomorphisme forcé culture/nation, culture/société...

La compréhension du changement entre des espaces connectés est mise en question. Une anthropologie conçue comme compréhension des cultures discrètes est empêchée de faire une histoire critique de l'impérialisme, car beaucoup d'anthropologues ont été les instruments de la conquête coloniale, de la construction de l'indigénisme.

Le pouvoir de la topographie a été un outil de pouvoir. Si l'on pose que ces espaces ont toujours été connectés, alors le changement culturel n'est plus une question de contact et d'articulation, mais l'enjeu de l'anthropologie de la globalisation est de penser comment les différences socioculturelles se construisent à travers des connexions. Alors l'anthropologie ne serait pas une compréhension de la diversité des cultures mais de la manière dont elles se forment par les connexions. Cela implique de mettre en avant les relations de pouvoir. Contrairement à une représentation courante de la post modernité globalisée, l'espace est

reterritorialisé sous une forme qui ne correspond pas à la manière dont la période de la haute modernité a reconstitué l'expérience de l'espace comme expérience de territoires séparés.

La tâche la plus urgente est alors de comprendre comment sont construites des significations spatiales. Pour une des voies de l'anthropologie critique (J. Clifford, G. Marcus : les Autres/the West), un effort spécifiquement politique à produire est de cesser de réduire l'altérité des autres populations à un discours pour les Occidentaux. Il faut trouver le moyen d'exposer vraiment radicalement la différence des autres. Cette perspective est mise en cause par une anthropologie nouvelle qui pose la question des espaces et dit justement que la limite de l'anthropologie critique est de croire que préexiste la différence comme un donné.

Au contraire, depuis les années 1990, une anthropologie culturelle comme celle d'A. Gupta et J. Ferguson propose de dépasser cette approche de la notion de culture (« *Beyond Culture* »). Une anthropologie critique et politique doit mettre en cause l'approche culturelle en mettant l'espace et lieu au cœur de l'analyse. Il faut faire de l'invention de la différence culturelle l'objet de l'enquête et donc replacer les lieux dans le système global de domination qui les construit.

Dans les années 1980, cette anthropologie critique s'est illustrée par des textes sur les « Bushmen », peuple vivant en Afrique du Sud-Ouest, dans le désert du Kalahari. Une vision classique en faisait un peuple isolé, fossile, traditionnel, très différent (un Autre possible de l'Occident), de chasseurs-cueilleurs présenté comme produit de l'adaptation au désert, leur milieu ancestral. L'anthropologie critique mettrait l'accent sur le génie de ce peuple, son adaptation à l'environnement...

Au contraire, des analyses d'un autre style peuvent être produites : E. Wilmsen, 1989, *Land filled with flies*. Il attaque ce front ce culte du « bochiment » comme culte anthropologique en le replaçant dans une perspective historique et en montrant que ce peuple n'est constitué comme peuple de l'extérieur que depuis moins de 150 ans et que leur groupe a été en interaction permanente avec d'autres peuples. C'est une zone inscrite dans une économie active : ce peuple a pratiqué l'élevage, l'économie pastorale, avait été organisée socialement avec dominants et dominés. Son absence de société était un produit de sa prolétarianisation récente avec la colonisation et la tribalisation des populations africaines dans la perspective de l'administration coloniale. La coupure du désert est la conséquence d'une réorganisation récente. Ce qui est alors interrogé est la « différence » (*otherness*) des *Bushmen*. En réalité, la différence culturelle est produite dans un contexte colonial d'économie de pillage et aboutit à repenser toute une partie de la théorie de la globalisation. Il n'y a pas encore succession de périodes d'isolement et de mise en contact. Les connexions sont anciennes, fondamentales, permanentes. L'un des grands phénomènes structurants n'est pas opposable à la globalisation : c'est dans ce contexte que se produisent les différenciations à replacer dans des systèmes mondiaux, mais aussi dans des logiques de l'*agency* qui restitue le rôle des acteurs collectifs.

Histoire des sciences : 2007, *Les lieux de savoir*, sous la direction de Christian Jacob. 1^{er} volume : « Espaces et communautés ». C'est un projet vieux de 10 ans qui est lié à la notion de « lieu de mémoire ». Le vocabulaire topographique des lieux est porteur de la méthode : il s'agit d'articuler des analyses ponctuelles dans un gigantesque tableau de 7 volumes. Le plus souvent, les lieux étaient symboliques (points d'accroche de la mémoire).

Ch. Jacob adopte une perspective différente, qui ne se veut pas une somme, mais d'abord une déconstruction de l'histoire des sciences et des savoirs qui travaille sur le changement d'échelles du global au local de la longue durée au moment situé, qui insiste sur les études de cas localisées. La proposition centrale du 1^{er} volume est « comment les savoirs parviennent ils à faire lieu, à circuler dans des réseaux, à s'articuler dans des territoires ». Lien social, objets symboliques qui peuvent avoir une dimension identitaire, être des instruments de pouvoir, produisent des liens communautaires. Il existe une « grande variété de scénarios entre les deux pôles de la fixation et de la circulation ». Les savoirs circulent grâce à des vecteurs concrets. Cette géographie des circulations est organisée par des relais, des centres, des périphéries... qui peuvent produire des lieux (ENS...), des articulations spécifiques, etc. sur le mode de l'attraction et de la diffusion.

Ch. Jacob insiste sur 4 concepts structurants :

- Monde social
- Anthropologie historique des pratiques sociales
- Construction des positions (Bourdieu) : pose la question du statut professionnel du savant dans le monde social, de la notion de champ scientifique
- Spatialité considérée comme élément structurant de toute activité humaine : espace d'interaction et performance (laboratoire, amphithéâtre, démonstration de montgolfière), lieux matérialisés et construits (ENS), approche dynamique des savoirs (circulation, réseaux, diffusion, traduction).

Stéphane Van Damme, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution* (Odile Jacob) : part de la constatation qu'au temps de Descartes, Paris est un endroit inquiétant, dangereux pour un philosophe. Il cite Louis-Sébastien Mercier, auteur du *Tableau de Paris* (1788) : « c'est dans les grandes villes que le philo lui-même se plaît tout en les condamnant car il y cache sa médiocre fortune (...) parce qu'il y peut choisir son monde. » ; « vous ne trouverez la postérité des grands philosophes que dans les murs de la capitale ». Van Damme se demande comment s'est construit en un siècle et demi l'idée de Paris comme laboratoire de philosophie avec la figure du philosophe entre solitude et sociabilité. Il analyse comment les savoirs participent à la fabrication de la localité (constituer Paris comme lieu identifié) et de l'universalité de ce lieu. Il s'interroge sur la métropolité, la centralité de Paris, ce qui s'y déploie comme nouvelles institutions de savoir. L'entrée par le savoir permet de mettre en place la compréhension d'une métropole.

L'analyse se déroule en trois temps :

- Universalisation par le local : les savants de tous ordres ont construit l'idée d'une loi du lieu, d'une spécificité parisienne. Analyse des sols de Paris, de la Seine,

construction d'un débat politique et savant de l'aménagement de la ville, place des morts, des cimetières, constitution d'un droit parisien spécifique marqueur de l'autorité communale et urbaine, production d'écrits, de récits savants.

- Pourquoi ça a marché et comment ? Restituer le terrain social des savants dans la ville. Voir comment ils ont réussi à mobiliser autour des questions scientifiques. Sensation de beaucoup d'observateurs que la ville est entièrement traversée de débats publics et philosophiques. Il s'agit de mobiliser des élites nobiliaires, des commerçants, des artisans (par ex pour les expériences d'optique...). On entretient un réseau étroit de contacts sociaux, une circulation très active des savoirs dans des espaces qui ne leur étaient pas prédestinés.
- Cette centralité des débats savants et la constitution d'un espace public parisien est visible depuis toute l'Europe. C'est la construction de la centralité mondiale d'une ville dans ses réseaux longs, qui insiste sur un processus de capitalisation développé autour de toute une série d'institutions qui se développent autour de pratiques sociales et mondaines. Il reprend B. Latour : Paris comme « centre de calcul ». Par exemple, la constitution du grand herbier mondial au Muséum d'histoire naturel : il s'agit de faire venir de tout le monde des plantes et situer à Paris un outil d'usage mondial de classement, de production des équivalences... Michel Serre : dans cette perspective, construire du local importe autant qu'ouvrir du global. La production de Paris comme centre de calcul mondial renvoie à la dimension spatiale de la philosophie des Lumières.

Littérature comparée : Franco Moretti, *Atlas du roman européen*. L'intérêt principal de l'ouvrage est l'effort cartographique très contre-intuitif par rapport à la tradition de la littérature comparée, avec l'idée que les cartes sont les outils de l'analyse et non des illustrations.

L'aspect le plus intéressant se situe au chapitre 3 sur le marché du Roman en 1850. Il propose une analyse géopolitique de la production et de la consommation romanesque en Europe. Le développement du roman est intrinsèquement lié à la nationalisation des sociétés européennes. Le 3^e chapitre aborde le marché du roman européen qu'il analyse à travers plusieurs marqueurs, notamment un échantillon de romans français et anglais. Il analyse leur traduction dans les différentes langues européennes et montre ainsi que roman produit à Paris et Londres domine totalement la consommation de romans à l'échelle européenne, l'essentiel de la consommation étant donc celle du roman étranger. Les seuls endroits où la totalité de l'échantillon est traduite, ce sont les endroits centraux (centralité franco-anglaise avec éventuellement la Hollande) : le centre, c'est là où l'on produit le plus de romans et où l'on reçoit le plus de romans. Il délimite ensuite deux autres espaces : un espace intermédiaire dans lequel l'essentiel de la production du centre est représentée en traduction mais où quelques genres secondaires sont absents. Définit un troisième espace dans lequel les traductions sont lacunaires (genres ou auteurs non représentés).

Se pose la question de diffusion sur une ligne chronologique : la diffusion est immédiate au centre, puis retardée un peu dans la 2^{ème} aire, et très retardée dans la 3^{ème}... Ce qui peut être associé à la capacité des différents espaces à produire leur propre littérature : le centre produit de tout, la 2^{ème} aire ne produit pas tous les genres, la 3^{ème} produit très peu de littérature.

Moretti tente de montrer qu'il y a une géopolitique du roman qui se laisse penser dans les mêmes termes que l'analyse des « systèmes-mondes » d'I. Wallerstein (historien germano-américain qui produit en même temps que Braudel) : analyse sur le développement du capitalisme à partir du XVI^e siècle comme système-monde. Ce développement est indissociable. On oppose 3 espaces : un centre qui cumule toutes les formes de pouvoir et de domination, la périphérie qui est essentiellement soumise à ces dominations et est soumise à une économie de pillage, et entre les deux, la semi périphérie, dominée mais pas sans atout, qui peut basculer dans la périphérie ou accéder au centre et le redéfinir.

Intérêt de Moretti : associer à un objet tellement valorisé du point de vue symbolique et esthétique une analyse géopolitique en termes de système-monde. Montrer que la réception et la diffusion du roman sont très liées à un système de pouvoir. Il existe des incidences méthodologiques : ne peut se livrer au *close reading*, mais fait l'apologie de la seconde main, du *distant reading*. Triple méthode : seconde main, analyse quantitative, articuler une cartographie de ces données. La spatialité du roman est à l'intérieur même du roman, mais le roman comme objet social est aussi pris dans un système politique, géopolitique, qui ne peut être analysé autrement que spatialement. Moretti propose donc les éléments d'une géopolitique culturelle qui pointe les éléments mis en avant par Wallenstein : questions de circulation, mais aussi d'hégémonie, de développement et de sous-développement.

Effet de métropole sur Paul Bourget et Gabriele d'Annunzio. Étude du cas de deux auteurs (romanciers, critiques, poètes) tous les deux très bien situés dans le panthéon national et nationaliste de leur littérature. Mais ils ne sont la plupart du temps analysés que par des formes particulières : courant, école, histoire littéraire nationale... Ce genre de récit invite à contextualiser les œuvres par les orientations idéologiques, sociales, politiques et les appartenances nationales. Ce qui disparaît, c'est le monde spécifique de la ville, de la capitale comme endroit où se déploie l'activité littéraire. La seule attention portée à la ville dans les études est celle de l'image de la ville, mais jamais en l'articulant au rôle de la ville comme atelier, comme lieu de production de la ville. La capitale est aussi l'objet d'une production de lieux, certains de leurs chefs-d'œuvre sont des romans des capitales, dans lesquels ils produisent et continuent à produire la fiction partagée de la capitale comme communauté imaginée. Il faut démontrer comment cette production d'identité métropolitaine a été décisive pour leur circulation internationale. Capitale comme laboratoire de l'homme de lettres moderne, décor pour le roman, mais aussi éléments d'un maillage d'un réseau social international, dans lequel ils circulent.

Il n'y a pas d'opposition entre nationalisation et internationalisation.

Chez Moretti il y a une typologie. La périphérie se manifeste par incomplétude, délai, éloignement physique, mais aussi à partir d'autres sources : « la quantité produit de la qualité ». Il le voit dans ses corpus de romans comme il l'avait vu dans les bibliothèques circulantes et les cabinets de lecture. Plus un cabinet est grand, plus il a de variété d'ouvrages. Plus il est petit, plus il est standard et canonique. Dans les familles, un livre, la Bible, dans un petit cabinet, des romans, dans grande bibliothèque, une grande variété des genres et des pays. Les zones périphériques reçoivent lacunairement, de manière encore plus canonique, standard. C'est une logique du sous-développement, puisque les acteurs locaux vont les imiter et ne pourront donc pas émerger au centre. Limite de l'analyse : a mobilisé des bibliographies nationales, projette des territoires nationaux prospectifs (qu'est-ce que la Bulgarie en 1850 ?).

D'autres auteurs ont des approches analogues :

- Barbara Pietti (Enseigne à Lausanne) : *Geographie der Literatur*.
- Pascale Casanova.